

Préface de la présente édition

Hommage au poète Christian Morgenstern (1871-1914)

Nichts ist vergebens !

*Par Dominique Blumenstihl-Roth
Prix de la Poésie de la Ville de Dijon
Prix des Écrivains d'Alsace et de Lorraine*

Quand Lauraine Jungelson, traductrice de la poétesse Elisabeth Browning, m'a offert le recueil *Ich und Du*, de Christian Morgenstern, publié en 1923 aux éditions Piper Verlag de Hambourg, j'étais loin de soupçonner qu'elle venait de me donner un texte qui me permettrait de prendre conscience de l'une des dispositions les plus subtiles de la langue germanique. Certes, de la littérature allemande, je connaissais Goethe, Hölderlin et Herman Hesse. Mais je n'avais jamais été confronté aussi directement à la nécessité *d'entendre* le chant d'un poète dont toute l'œuvre exige une *extrapolation auditive*.

Car lire Morgenstern, c'est entendre, écouter la voix d'un homme dont la parole chante l'intime adhésion d'une pensée au mode d'expression qu'elle s'est choisi, dans une langue qui possède la capacité d'être le véhicule de ce mariage entre l'être, la pensée et le sentiment formulant un hymne à l'absolu.

Entendre est un verbe essentiel en allemand. *Hören*. Un verbe que l'on peut faire précéder de tous les préfixes de la langue et dont chacun donnera un aspect de l'écoute mise en œuvre. Par exemple : *zu + hören* = écouter. *Mit + hören* = suivre (une leçon). *Ab + hören* = écouter (une personne qui récite). *Auf + hören* = cesser. *Wieder + hören* = entendre à nouveau. *Auf Wiederhören* (à nous ré-entendre) est une expression aussi courante que le célèbre *auf Wiedersehen* (au revoir), locution où le verbe, associé au préfixe, devient concept.

Hören : écouter, dresser les oreilles, entendre l'incantation poétique dite en une langue qui présente une prédisposition à tout ce que relève de l'écoute : n'est-ce pas dans l'espace linguistique germanique — cotoyant le judaïsme et l'intégrant — qu'est née la psychanalyse, dont le protocole thérapeutique repose tout entier sur l'écoute ? N'est-ce pas dans cet espace que s'est créé le fantastique mouvement culturel du romantisme, issu d'une perception du réel par la sensibilité, elle-même conduisant à la métaphysique, ainsi que le préconisait Hölderlin ?

Le poète allemand Christian Morgenstern, né le 6 mai 1871 à Munich, quasi-inconnu en France malgré l'immensité de son œuvre, est l'auteur du sonnet *Auf Wieder-hören*. Dans son titre, il sépare la particule du verbe afin que l'on distingue la nécessité de la *nouvelle* écoute.

*Hör zu !
Wir wollen uns erst wieder-hören,
eh wir uns wieder-sehn !
Ecoute !
Nous voulons, avant de nous re-voir,
Tout d'abord nous ré-entendre !*

Ce poème s'adresse-t-il à la voix de l'Esprit, dont la bien-aimée serait la gardienne ? Dans le recueil dont ce poème est extrait, tout se centre sur le phénomène auditif : univers de bruits, de murmures où tout semble doué de parole. Le vent, le craquement d'une branche, la nuit, la pendule, la fenêtre, tout ici parle, s'exprime, disant la préoccupation de l'esprit qui cherche, non à séduire, mais nous convaincre qu'un frisson, qu'une braise, que tout est appel, quête de la source de vie.

Quellen des Lebens hör ich in mir singen
„Nichts ist vergebens ! Nichts ist vergebens !
Je les entends chanter en moi, les sources de vie :
„Rien n'est vain ! Rien n'est vain !“

L'air même est un empire de sons, de paroles, où tout frémit : pour le poète, tout doit parler. Il perçoit ce que le critique Siegfried Kracauer appelait *un flux de l'âme qui commence à se mouvoir face aux reflets de l'événement trop puissant*.

Seid still ! Nein, —redet, singt, jedweger Mund
Sonst wird die Ewigkeit ganz eine Gruft...
Soyez silencieux ! Non —bouches, parlez, chantez
Sinon l'éternité sera une tombe...

Le poète affirme sa perception sonique des personnes :

Tonarten sind mir die Menschen (lach du nur)
So bist Du meist Es-Moll, aber auch Fis-Dur
Und sieh : so lern ich selbst Tonleitern —lieben

Les humains me paraissent des sons (tu peux en rire)
Ainsi, tu es le plus souvent Mi bémol, mais aussi Fa dièse
Et vois : ainsi j'apprends même les gammes...

Partout l'oreille du poète s'attarde, L'oreille, organe délégué à percevoir le monde et chargé d'en rendre compte à la sensibilité : ce monde est un monde de parole où tout être vivant — les objets mêmes — surtout les animaux possèdent un langage :

Auf der Treppe sitzen meine Ohrchen
wie zwei Kätzchen, die die Milch erwarten...
Mes petites oreilles sont assises sur les marches de l'escalier,
comme deux chatons qui patientent leur lait...

Ce chant de la langue allemande, Morgenstern en écrit une partition, dans une maîtrise parfaite des rythmes, dont il brise cependant la courbe à l'instant où elle deviendrait confortable : il garde une haute vue sur la mission poétique qui est d'éveiller les hommes à plus grand qu'eux-même, il mesure les limites du symbolisme :

Je vis une nef : la tempête la dépeça
Dans ses flancs l'obscur océan planta

*Ses griffes hurlantes
Les débris étaient pitoyables
—Ce que la mort avait broyé de ses mâchoires
Je le vis m'oubliant presque moi-même
De ce brassage d'enfer jaillit enfin
Voyageuse immobile
Notre terre-étoile
Mesurant son propre océan !*

Auteur de nombreux Lieder, mis en musique par Weingartner, Zemlinsky, Hindemith, dans lesquels il chante des univers intimes, mais dont l'anecdote initiale s'élève toujours vers une interrogation spirituelle, Morgenstern explore la langue allemande sur deux niveaux : le poète s'exprime dans un langage simple et direct. Le tissu des métaphores est efficace quand, par l'intrusion d'un concept, il arrache le quotidien de son apparente naïveté, l'élève à hauteur métaphysique : soudain naît une poésie nietzschéenne.

*Assez ! Je veux d'autres pensées !
Tu songes encore à cette nuit sur la crête
Quand, dans ta poitrine, la foudre déchira le ciel,
Les trombes d'eau noyèrent le grondement du tonnerre...*

Tandis que Nietzsche (1844–1900) développe une philosophie qui tire sa puissance de l'emploi de la métaphore au service du concept, Morgenstern part de la perception sensible, la développe en métaphore. Celle-ci déploie ses propres ressources, capte l'expression conceptuelle qu'elle traquait. Naît alors une poésie quasi-narrative où l'esprit se raconte. Nul besoin désormais d'inventer des concepts : ceux-ci naissent de la perception même du vrai.

*Esprit,
L'éternité est-elle ce que le raisin est à la soif,
Ce que le baiser à la bouche
Ce que l'homme est à Dieu
Ou n'est-elle qu'un écho ?*

Cette poésie exprime un amour profond du monde, au delà des petites choses dont le poète se rit. Il ne condamne ni ne juge, il ne s'agit que de choses humaines...

*C'est l'éternelle petite chose de l'amour, de s'adonner à
L'idolâtrie de l'image et autres misères sans grande flamme...
Ces jouets d'une chambre d'enfant —le petit berceau !
Quand il s'agit de la flèche de l'Esprit, empenée d'étoiles...*

Ce monde auquel il appartient et participe, car *tel est le lot des hommes*, Morgenstern le situe *dans la fosse, avec l'orchestre*. Là encore, Nietzsche est au rendez-vous :

*Oui, laisse l'orchestre dans la fosse
Que je sois inhumain, que je sois un sombre tyran*

*Qu'avons-nous à faire des parterres de la planète ?
Sois avec moi, élevée, au dessus du monde,
Ce monde que je ne veux connaître en tant que chose,
Mais en tant qu'il inspire le nouveau...*

Le réalisme de ce poète du début du 20^{ème} siècle s'oppose au déconando surréaliste pour qui le symbolisme n'aura été qu'un jeu d'écriture, sans implication vivante dans le signifié. Morgenstern a la plume vive, tranchante, dirons-nous „engagée“ ? Juriste formé à l'université de Breslau, il est l'inventeur, dans sa jeunesse, d'une désopilante „poésie humoristico-fantastique“ qu'il développe dans ses *Galgenlieder* (Chant du Gibet). Homme de théâtre, auteur satirique pour le cabaret berlinois *Schall und Rausch* de Max Reinhart, éditeur de la revue *Deutscher Geist*, il leure la critique qui longtemps le range parmi les fantaisistes : classement commode, en un siècle de fer, d'industrie, de raison raisonnée, d'absolutisme scientifique. Il était préférable de ne voir en lui qu'un saltimbanque et s'amuser de ses textes comico-maccabres à la François Villon (1431 -). Mais regardons de près ces deux poètes, Villon et Morgenstern, que des siècles séparent. L'un délinquant l'autre juriste, ne prononcent-ils pas, chacun à sa manière, un réquisitoire contre l'humanité déchue : qu'elle soit pendue, n'étant faite que de *pas-encore* au regard de l'Absolu ?

*Nous avons l'audace de traiter de l'espace sidéral,
Nous en avons la témérité
Bien que non seulement animaux mais aveugles au sens de la vie
Nous soyons humains chassés de l'innocence d'Eden !*

A moins que leur rire ne soit un manifeste d'insolence, une „éloquence de rupture“ ? Cherchent-ils à sauver ce qui peut l'être encore ? Confient-ils aux générations futures *le Grand Testament* ? L'Histoire a donné aux *Galgenlieder* une dimension inattendue. Best-seller en Allemagne avec plus de trois cent rééditions, ce chant est celui du poète qui, à l'aube de la première guerre mondiale, pressent le désastre de la seconde et annonce la férocité du bourreau nazi qui fera gibet de tout un peuple. Il fallait dès lors raccorder cette œuvre de jeunesse à celles des derniers jours : considérer l'unité de pensée, et voir dans les recueils *Ich und Du*, publié trois années avant la disparition de son auteur, et *Wir fanden einen Pfad*, édité en 1914, la plaidoirie d'un homme qui, se sachant condamné, présente une offrande lyrique pour arracher la clémence divine, non pour lui-même, mais en faveur d'une humanité ignorante qu'il faut à tout prix décrocher de la potence qu'elle s'est, depuis longtemps, elle-même érigée.

*Renonçant au chaos, tout effort emprunte
Le chemin où des milliers de spirales conduisent haut vers Dieu
Dieu que tu es à toi-même
Étant à jamais l'oiseau-phénix de ton propre anoblissement*

Sauver l'homme, lui montrer les sommets. L'Esprit a ses champions, l'Esprit a ses poètes : Goethe, qui en formalise une perception quasi-scientifique, Eduard Mörike qui appelle à sa manifestation, Maria Rilke qui engage avec lui un saisissant dialogue. Mais il fallait que surgisse une œuvre cinglante, populaire, qui n'en dise pas moins, qui s'adresse à tous les lecteurs, de tout âge. Un pari que Morgenstern tient et réussit. Ses contes, poèmes,

Lieders sont connus de tous les enfants d'Allemagne, et il n'est d'école où l'on ne chante ses *Kinderlieder* : courtes chansonnettes, d'apparence anodine, composées à la manière des Ko'ans chinois, où la sélection des métaphores se concentre à un maximum de conceptualisation imagée.

*Deux peupliers à l'horizon ?
Non : trois peupliers dressés contre l'éternité
Sous la chaleur de notre pieux soleil.*

Morgenstern ne renonce pas à son humour. Il se confirme, au cours des années, comme un précurseur du *réalisme merveilleux*, expression inventée un demi-siècle plus tard par le cubain Alejo Carpentier, l'un des principaux fondateurs de la littérature latino-américaine. Il fonde sa poésie sur une étroite adhésion au réel : la vie elle-même fabrique les métaphores.

Bien qu'atteint de tuberculose, il ne cesse d'aimer la vie : *qu'est-ce que l'humour sinon la conscientisation d'une dramaturgie ?* Ainsi pourrait se créer le concept de : *sich-selbst-andie-sprechende-Welt-Messung*. Une façon d'être (*sein*) une mesure (*Messen*) à soi (*sich*) par soi-même (*selbst*) au monde (*Welt*) parlant. Mais telle n'est pas la prétention du poète qui ne se pose pas en constructeur de concepts, mais en témoin et porte-parle de l'univers parlant :

*Nous avons l'audace de parler d'éternité,
De l'eau, de feu, de terre, de vent,
Et nous ordonnons le monde, comme un enfant
Et savons les noms et lieux de toutes choses...*

Traducteur d'Ibsen, Strindberg et Knut Hamsun, Morgenstern écoute les voix du monde. Il mesure son humanité. Il aime ce monde, de l'amour qu'il porte aux femmes, aux enfants, à ses amis, aux animaux, aux objets qui l'entourent : à lui-même. Il répond à la définition du poète que donne Rimbaud : *Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe...*

Pour Morgenstern, tout a forme. Tout résonne. Il exprime à chaque instant l'amour de son pays, de sa terre, de sa langue: le nom même du poète, une métaphore en soi — Morgenstern signifie "l'étoile du matin" — évoque la parole symbolique du poète, non encore révélée, mais riche de tout le potentiel de sens auquel l'Allemagne du 21^e siècle consacra son énergie si elle désire être fidèle à la promesse de sa vocation romantique.

En 1910, il épouse Margaret Gosebruch von Liechtenstern dont la piquante intelligence répond à l'attente du poète. Morgenstern / Liechtenstern : cette rencontre de deux étoiles, dont la seconde offre sa lumière à la première, n'est-elle pas une belle promesse d'avenir ? L'Esprit aurait-il enfin trouvé une *Heimat* ? Morgenstern, à qui le destin accorde une mort précoce — ses dates (1871-1914) le préservent de toute participation aux boucheries guerrières — chante l'espace du poème, provisoire résidence d'une parole dont il connaît les frontières et les enjeux. Avec quelle lucidité ! Il est exceptionnel qu'un poète délimite le territoire de son art, recuse l'idée qu'il soit un aboutissement, et mieux encore, affirme l'existence d'un lieu meilleur que le sien!

*Oh je ne renie pas ma terre,
Je l'aime, — seulement, qu'elle ne soit pas une borne !*

*Elle n'est pas la dernière pensée du Moi
Et sa lumière n'est pas ultime !...*

Toute l'œuvre de Morgenstern signe cet effort du romantisme, rejoignant la définition même de *la littérature dont la fonction civilisatrice*, selon Hölderlin, *est d'être le vecteur d'un savoir véritable*. Un savoir où toutes choses deviennent claires, dicibles, compréhensibles. Que ce soit dans ses innombrables poèmes pour enfants ou ses recueils les plus profonds, Morgenstern exprime cette tension vers l'entendement du Tout : *ne faire qu'un avec tout, telle est la vie de la divinité, tel est le ciel de l'homme*. Pour accéder à ce ciel, le poème est une étape. Auberge du symbole, il est cette *Heimat*, ce lieu de la pensée, du sentiment débordant hors de lui *en quête de son sens*. Mais une *Heimat* toute provisoire qui ne peut se satisfaire d'elle-même... devant *SE* compléter.

La tension vers ce ciel humain aboutit, chez Morgenstern, — nous sommes à la veille de la première déflagration mondiale — à l'appel d'une mise au clair de la pensée : par le moyen des lois de l'Esprit dont il pressent qu'elles seules (ré)conforteront l'Allemagne. Il sait, il affirme que l'élucidation du sens est le seul avenir de la poésie, dût - elle en mourir, elle offrira sa plus haute lumière à l'instant de son incandescence. Il veut que l'étape, le cristal translucide qu'elle est, soit dépassée. *Elle n'est pas la dernière pensée du Moi, Et sa lumière n'est pas ultime ! Malheur à qui voudrait la considérer comme un temple accompli...* Il exige que l'homme atteigne ce ciel où le romantisme se dissout, cède la place à l'élucidation de toute chose par un langage qui saura toucher les êtres, conformément à la pression évolutive du Temps. Ce Temps *obéissant à l'appel créateur* qui produit les œuvres indispensables à la libération de l'humanité. Morgenstern incarne sans aucun doute le sacrifice du poème se donnant à ce qui le surplombe.

*La nuit est douce exigeant de moi que je considère
Le promontoire au-dessus de mon lieu :
A travers une brèche dans le mur je vois
Monter monter le cours du ruisseau*

*Les scintillantes étincelles sur l'échiquier stellaire
Se jouent de ma tête cachée dans le feuillage
Les lanternes humaines me taquinent
Éclairs d'une transparente carte*

N'avons-nous pas affaire, ici, à une éblouissante vision de l'intérieur de la Structure d'Absolu — celle dont l'écrivain Dominique Aubier dit, dans son ouvrage *L'ordre Cosmique* : « *la nature organique du Cosmos, son essence corticale, contraint l'imagination à lui prêter une sensibilité du même ordre que celle dont nous essayons de respecter le bien-être dans nos personnes... Il faut savoir comment fonctionne le Cosmos pour se couler en lui en toute sécurité. S'agissant d'un organe cérébral, la moindre vicissitude pourrait en ébranler ou compromettre la santé. Qui sait, si par ignorance, nous n'avons pas déjà mis sa vie en danger.* »

En effet, qu'en est-il du devenir de l'esprit, de l'homme, à partir et au delà, de la propre position du poète ? Rimbaud, vivante météore, renonça à la poésie, devint marchand d'armes, d'aucun disent qu'il opta pour le nihilisme. Mais souvenons-nous du message de la comète : *trouver une langue, cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant...*

Morgenstern poursuit la même quête : trouver la langue du vrai, sachant toutefois que le lieu poétique n'est qu'une escale. Que lui reste-t-il, dès lors, en guise d'espoir, si ce n'est remplir de son mieux l'étroit corridor qui lui est réservé, dans un temps qui lui est si sévèrement compté ? De cette fantastique perception de lui-même et du temps imparti, naît le recueil „*Toi et Moi*“. Qui est ce *Toi* si ce n'est ce promontoire depuis lequel *Tout* serait dit ? Pour accéder à ce lieu de l'esprit, il existe un sentier par lequel le poète nous propose de cheminer. Il en résulte le recueil *Wir fanden einen Pfad* — Nous trouvâmes un Sentier — son ultime chef d'œuvre publié en 1914, dédié à son ami Rudolf Steiner.

La mort de Morgenstern, à 43 ans, lumineuse étoile du matin, est-elle prématurée quand l'espoir — *l'exégèse du Monde* — repose, pour une large part, sur le nécessaire effacement du poète ? La mort, cette compagne, il l'attend avec sérénité. Il la voit s'approcher avec quiétude, il est prêt à la recevoir comme une amie espérée de longue date. Elle frappe à sa porte, le 31 mars 1914. La disparition du poète est l'offrande même du Poème, étape de la pensée symbolique dont le dépassement consenti autorise enfin l'apparition de l'étoile du soir, étoile du sens à la lumière de laquelle...

Donne-moi une vue sur ton être, O Monde
Et laisse le rayon du sens me traverser !
Maison qui peu à peu s'illumine
S'emplit d'or comme un édifice
Où l'esprit s'éclaire
Ostensoir transparent

...

Oh ich verleumde meine Erde nicht

Oh, ich verleumde meine Erde nicht
Ich liebe sie,—nur sei sie mir nicht Schranke !
Sie ist mir nicht der letzte Seins-Gedanke,
so wenig wie ihr Licht das letzte Licht.

Ich liebe sie—und den, der also spricht :
„Daß Eure treue zu ihr nimmer wanke !“
Nur dass an knechtischer Treue nicht erkrankte,
was freiste Treue sein muß, freiste Pflicht !

Das gibt der Erde erst den Eigen-Wert:
Dass sie als Stufe sich vollenden soll.
Vollenden! Hör's! —doch auch zugleich als Stufe !

Weh dem, der sie als ganzen Tempel lehrt.
Gott-Welt, unausdenkbaren Baustoffs voll,
gehört denn doch ganz andrem Schöpferrufe !